

Notes de lecture du livre « Les béatitudes aujourd'hui »(1984)
De Jean-François Six – Jacques Sanna nov.2006

Dans le bonheur bouddhique, on doit atteindre à l'état de calme ; il y a un mal être qui est causé par l'agitation des désirs et des sentiments ; la souffrance vient de cette agitation ; le remède, c'est le **nirvâna** qui signifie calme ou serein – littéralement "sans vent", "sans souffle", sans agitation ; donc l'extinction des désirs, la tranquillité d'âme, l'arrêt de toute errance et de tout cinéma intérieur.(p.110)

Jésus donne comme norme le cœur d'abord et non pas les prescriptions externes : il fait la distinction entre l'intérieur et l'extérieur. Il permet à ses disciples de passer à table sans s'être lavé les mains, sans les ablutions rituelles. Les Pharisiens crient au scandale car pour eux il y a là un grand danger pour la pureté d'Israël. Mais Jésus compare le dedans et dehors et rira durement aux Pharisiens : « Vous purifiez le dehors de la coupe, mais le dedans est plein de rapines ; purifiez d'abord l'intérieur de la coupe, l'extérieur lui-même deviendra pur. » Les apôtres eux-mêmes ont du mal à comprendre la vivacité de Jésus à ce sujet et Pierre demande des explications. Jésus précise : « Ce qui entre dans la bouche descend dans le ventre et est évacué. Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur et c'est ce qui souille l'homme. Oui, du cœur surgissent ruminations perverses, meurtres, adultères, fornications, vols, faux témoignages, blasphèmes. Voilà ce qui souille l'homme, pas le fait de manger avec des mains non lavées. »(p.132/133)

... L'être humain, personnellement et plus encore collectivement, a tendance à se croire persécuté, ce qui déclenche des escalades de conflits.(p.151)

Celui qui, sans réagir, se laisse prendre sa liberté, celui qui ne veut pas participer à une résistance continuelle face à tous ceux qui veulent s'emparer de la liberté des autres, celui-là, à l'avance, perd toute vraie capacité de mettre du sel dans sa vie ; il est devenu un être passif qui reçoit d'autrui, non seulement ses manières de penser mais aussi ses fêtes, son cinéma. La plupart des institutions, quelles qu'elles soient, idéologiques ou religieuses, font constamment, d'elles-mêmes, un travail de « passivisation » ; elles n'aiment guère le sel ; ce qui est original et hors des sentiers battus, elles s'en méfient ; elles veulent imposer une vérité établie, et que chacun soit copie conforme ; elles veulent penser et rouler pour vous.(p.175)

Le sel conserve, non pas au sens du conservatisme mais au sens de la fraîcheur ; le sel empêche la mort et la pourriture ; et les régimes totalitaires, qui sont des régimes sans sel, fabriquent seulement des morts-vivants, des zombies. C'est ici qu'il faut récuser la dénonciation des divisions comme n'étant que de l'individualisme ou de l'égoïsme. La diversité des réalisations artistiques est devenue une joie pour tous les hommes du monde entier et un sel de leur existence.(p.176)

La chance de notre époque, le sel de notre époque est donc là, dans cette diversité qui existe, que l'on mesure de plus en plus à travers tant de voyages, et d'images, d'échanges et d'écrits ; mais il s'agit d'y consentir pour pouvoir bâtir une société pluriculturelle qui sera passionnante ; cela demande pour y parvenir que l'on renonce à soi-même pour une bonne part, que l'on ose mourir à ses valeurs figées, à ses points fixes, à ses modèles établis. Pour créer cette resocialisation de l'ensemble de notre humanité, qui est un monde pour l'instant éclaté, il ne faut pas seulement trouver des trucs, des replâtrages destinés à consolider vaille que vaille ce qui part en morceaux, il faut créer un sel nouveau qui apporte à chacun le goût de construire en neuf.(p.177)

La volonté de trouver une certitude visant un Tout, un Absolu, est un terrorisme extrêmement dangereux. Notre monde a besoin de la méthode d'incertitude qui seule pourra lui éviter les impasses catastrophiques... Les tests de Q.I. nous induisent donc en un mécanisme de conformisme, de soumission. Ces tests reflètent la capacité de répondre « oui » alors que l'intelligence est la capacité de dire « non ». C'est en sachant nier l'apport de nos sens, et en imaginant des réponses plus proches de la réalité que nous devenons coauteurs de nous-mêmes et du monde.(p.185)

L'être humain n'aime pas l'incertitude, cette fonction incommode où l'on est assis entre deux chaises ; il préfère infiniment s'enfermer dans des certitudes closes plutôt que de demeurer ouvert, sur fond d'incertitude, à ce qui peut advenir ou à ce qui peut se créer... Et cela, il faut le faire ensemble. En prenant conscience de deux données, l'une mystique, l'autre positive, l'envers et l'endroit d'une même effigie, celle de l'homme d'aujourd'hui. L'envers, c'est ce qu'on a appelé la *culture du narcissisme*, le chacun pour soi, l'intérêt à son petit bien-être, à son territoire. Le « moi » réussi doit sans cesse se recycler par des bilans de santé et des massages, des pharmacopées et des thérapies. Chacun s'enferme dans son intimité ; la vie privée devient le centre de l'existence. Ainsi, la société fabrique un être dépendant d'experts, de « professionnels du savoir vivre ». Et la démocratie s'effiloche tant les citoyens perdent l'esprit critique, se démolissent et ne veulent plus participer ... (p.186/187)

Où l'on se jettera sur des solutions magiques, « certaines », absolues, et de telles solutions passent toujours par le refus de l'autre, par le racisme, par le nationalisme et tout ce que ces idéologies requièrent comme « boucs émissaires ».

Où l'on cherchera à inventer des solutions provisoires où tous seront impliqués et responsables, où tous auront à inventer, où tous avanceront pas à pas.(p.188)

Lorsqu'il y a crise, incertitudes et mutation, les institutions et les personnes éprouvent un profond malaise ; il y a tremblement de terre, bouleversement des valeurs reconnues et ce n'est pas agréable de sentir un sol meuble sous ses pieds. On cherche alors des grottes profondes où se protéger.(p.189)

L'avenir est-il à la tendresse ? Non, car la tendresse seule clôt les êtres sur eux-mêmes et les coupe de l'avenir. La tendresse n'est pas une stratégie créatrice : elle reprend le vieux paternalisme écœurant selon lequel on se penchait sur autrui qui souffrait, qui était dans le besoin, le paternalisme à travers lequel on se valorisait soi-même au moyen de bons sentiments. Pourquoi refuse-t-on obstinément d'admettre la part de vérité qu'il y a dans les pages du *Gai Savoir* où Nietzsche écrit : « A faire du bien ou à vouloir du bien, nous exerçons notre puissance sur ceux qui, de façon ou d'autre, sont déjà dans notre dépendance (c'est-à-dire qui sont habitués à penser à nous comme à leur causes). »

Comme la pitié, la tendresse est dangereuse ; dangereuse pour ceux qui en sont les victimes ; et débilitante pour ceux qui s'y appliquent ; la tendresse est un sable mouvant, sans fermeté, où l'on s'enlisse ; on ne peut lui faire confiance pour bâtir. (p.193)

L'« enfance » est ce point zéro, ce creux comme une matrice d'où il est sans cesse possible de repartir. (p.204)

Faut-il rappeler ici encore François d'Assise ? Comment peut-on vivre les Béatitudes sans cette joie de vivre sur terre, cet acquiescement à notre propre corps et à toute la nature, cette contemplation du beau et de l'exquis, cet humour silencieux en chacun des moments qui nous sont donnés, cet « humour incroyant » dont parle René Char, l'humour qui consiste à tout attendre de chaque instant, à laisser le miracle, l'imprévisible advenir. (p.206)

... Trouver des finalités où la liberté de créer sera partagée par tous et non pas réservée à quelques-uns ... Ce qui empêche sans doute le plus de mettre en œuvre cette perspective est le non-faire, une inertie qui vient d'abord de la société elle-même... Une telle démarche libre aboutit à organiser un pouvoir sans leader, où tous sont partie prenante, une coordination incessante. Or la société a comme une immense peur de cette méthode, de ces débats libres, de ces décentralisations ; elle craint toujours l'effritement, alors même que cette méthode peut seule construire une vraie cohésion.

L'autre origine de ce non-faire, c'est l'homme même avec ce qu'il a en lui d'inertie, de pulsion de mort. (p.214)

Un grand sentiment d'amour universel peut-être un leurre et dispenser de reconnaître l'autre qui vit avec vous ou qui est de votre immeuble ou de votre quartier. L'« universalisme » peut n'être que l'un des nombreux termes en -isme derrière lesquels se cache la pulsion de mort...
... La torpeur et la paresse où beaucoup de nos contemporains s'enfoncent est entretenue par les beaux discours lénifiants sur la fraternité ou les droits de l'homme ; et nous sommes « sonnés », par les décalages constants entre les paroles et la réalité ; ces décalages, parfois, deviennent des abîmes béants. (p.220)